



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2002

Jeune République

'A Decent Respect to the Opinions of Mankind'

Bonnes et mauvaises manières : Jefferson et le mal sudiste

Jacques Pothier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/436>

DOI : [10.4000/transatlantica.436](https://doi.org/10.4000/transatlantica.436)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Jacques Pothier, « 'A Decent Respect to the Opinions of Mankind' », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 23 mars 2006, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.436>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

‘A Decent Respect to the Opinions of Mankind’

Bonnes et mauvaises manières : Jefferson et le mal sudiste

Jacques Pothier

- 1 Ce n'est pas seulement comme personnalité historique que l'on s'intéressera ici à Jefferson, mais comme figure relevant également du champ de la littérature. Je ne tire pas argument de sa présence dans la *Library of America*, puisque cette collection illustre une conception des classiques comme documents témoignant de la construction d'une identité nationale qui n'a pas grand-chose à voir avec la vision européenne de la littérature. Il me paraît en revanche significatif que Jefferson fasse partie des personnalités historiques qui ont intéressé des écrivains de premier plan, qui s'aventuraient ainsi hors de la fiction dans le domaine de la biographie historique¹.
- 2 La notoriété de Jefferson est problématique. On sait que même de son vivant la polémique et les insinuations n'ont pas manqué sur son caractère. Il est aussi mort à une date assez symbolique pour faire de lui une sorte de saint laïc, à une époque romantique s'il en est, qui croyait aux grands hommes. Le même jour en effet, qui est le cinquantième anniversaire de la Déclaration d'Indépendance, meurent le deuxième et le troisième Présidents des États-Unis : en Nouvelle-Angleterre, John Adams et en Virginie, Thomas Jefferson. En cet été 1826, dans tous les États les hommes politiques ou les pasteurs rivalisent d'éloges funèbres pour célébrer cette coïncidence providentielle².
- 3 Cette charge symbolique n'a pas peu contribué à tresser la couronne de Jefferson. Mais il avait eu tout le temps d'y travailler lui-même. L'homme a vécu assez longtemps pour avoir le loisir de manipuler activement l'image de vieux sage protecteur de la République qu'il voulait laisser à la postérité. Il pouvait influencer sur l'historiographie ou l'iconographie, et bien sûr écrire lui-même : indépendamment d'une impressionnante correspondance, il laissait une *Autobiographie* rédigée à 77 ans mais qu'il arrête, le 29 juillet 1821, à son retour d'Europe à l'automne 1789. Est-ce parce que Jefferson a si bien préparé sa légende dorée que deux cents ans après, il semble encore difficile à certains

historiens de croire ce que chacun soupçonne depuis deux siècles : que Jefferson avait une maîtresse noire, qu’il en a eu des enfants, et qu’il ne l’a pourtant pas émancipée³ ?

- 4 Dans son livre écrit peu avant les découvertes récentes sur l’ADN de Jefferson⁴, Annette Gordon-Reed a bien mis en évidence les incohérences de l’idolâtrie jeffersonienne, et les pièges du « présentisme ». Ainsi pour certains, admettre que Jefferson a commencé une liaison avec la jeune Sally Hemings à Paris est une accusation trop grave pour être portée contre une personnalité nationale de cette importance, parce que selon les critères contemporains, cela reviendrait aussi à l’accuser de pédophilie : Sally n’avait que quatorze ans. Quiconque se penche sur cette thèse risque de se voir taxé d’un goût critiquable pour les sujets à sensations.
- 5 Mais surtout, on peut dire qu’en l’absence de preuve matérielle irréfutable de la liaison de Jefferson avec son esclave, les historiens les plus sérieux ont jusqu’ici eu recours à des arguments étrangement *littéraires* : Jefferson ne pouvait pas avoir eu une telle liaison parce que cela ne correspondait pas au personnage (« out of character »). Comme le narrateur d’un récit de fiction, Jefferson semble aussi bénéficier d’une présomption de bonne foi. Par exemple, si Jefferson était bien le gentleman qui avait promis à sa femme sur son lit de mort qu’il n’en aimerait aucune autre, si d’autre part il ne pouvait supporter l’odeur des Noirs comme il l’affirmait, il était impossible qu’il ait une liaison, et encore moins une liaison durable, avec Sally Hemings.
- 6 Ces discussions sur la vraisemblance soulignent que l’historiographie jeffersonienne est marquée par le discours hagiographique créé par Jefferson lui-même : Jefferson s’est construit comme *personnage*. Pour complexe qu’il puisse être, le personnage littéraire du XIX^e siècle doit néanmoins être doté de la cohérence et de l’intelligibilité jugées nécessaires à sa viabilité narrative. Il est donc particulièrement difficile d’envisager, même comme hypothèse de travail, les contradictions du personnage — ce que le lecteur de romans contemporains tolérera plus facilement.
- 7 Or la vie de Jefferson est riche en contradictions difficiles à rationaliser. Gordon-Reed ne manque pas de souligner que Jefferson ne s’encomrait guère de cohérence, prêchant la rigueur budgétaire pour la nation et accumulant tant de dettes lui-même que sa fille Martha devait hériter d’une situation financière catastrophique, alors que paradoxalement les enfants émancipés de Sally Hemings quittaient Shadwell avec un pécule qui allait leur permettre de s’établir convenablement⁵.
- 8 Grâce à l’ADN, le débat sur la descendance métisse de Jefferson et sa liaison prolongée avec Sally Hemings semble quitter le domaine de la conjecture et de la polémique pour relever désormais de celui des faits et donc, de l’analyse. Comment cet homme politique éclairé, adversaire déclaré de l’esclavage, aurait-il maintenu une liaison secrète avec une esclave qu’il n’a jamais émancipée de son vivant ? Et surtout, qu’est-ce que cette attitude contradictoire nous dit des rapports entre races dans le Sud des États-Unis il y a deux siècles — et aujourd’hui ?
- 9 La citation qui me sert de titre est bien entendu tirée du célèbre préambule de la Déclaration d’Indépendance, élaborée à partir d’une rédaction initiale de Jefferson ; et l’expression « bonnes et mauvaises manières » fait allusion au célèbre chapitre XVIII, « Manners » des Notes on the State of Virginia qui dénonce les méfaits de l’esclavage : « The man must be a prodigy who can retain his manners and morals undepraved by such circumstances » (Jefferson 288). Le « respect des opinions d’autrui » qui est allégué dans la Déclaration d’Indépendance ne saurait sans doute pas, dans le contexte d’un

document de ce type, être réduit à une simple courtoisie, au respect des formes. Ce dont il s'agit, c'est bien entendu aussi de diplomatie. Dans son « Autobiographie » tardive, Jefferson allait revenir sur ce document en notant que « a Declaration of Independence alone could render it consistent with European delicacy, for European powers to treat with us, or even to receive an Ambassador from us » (Jefferson 16).

- 10 Par caractère comme par calcul, quelles que soient les circonstances, Jefferson s'attache à faire bonne figure. Ce souci de toujours éviter de choquer son prochain ou son adversaire est une qualité de diplomate, d'homme d'État, et tout simplement d'homme politique qui dépend du vote populaire. Il ne s'agit pas seulement de rhétorique — Jefferson, homme du XVIII^e siècle de culture anglaise, héritier des préceptes du *Spectator* d'Addison et Steele, sait s'accommoder en toutes circonstances au style, aux manières et à la mode vestimentaire des milieux qu'il fréquente. Sa réserve légendaire n'est pas seulement de la timidité, mais le désir de toujours se situer en retrait de lui-même, pour contrôler son discours et ses effets. Les instructions secrètes qu'il envoie le 27 février 1803 au Gouverneur du Territoire de l'Indiana William Harrison sur la conduite à avoir pour amadouer et circonvenir les Indiens sont un exemple remarquable du double langage que Jefferson sait tenir, comme le montre ce passage ⁶.

[W]hile we are bargaining with the Kaskaskies, the minds of the Poutewatamies and Kickapoos should be soothed and conciliated by liberalities and sincere assurances of friendship. Perhaps by sending a well-qualified character to stay some time in Decoigne's village, as if on other business, and to sound him and introduce the subject by degrees to his mind and that of the other heads of families, inculcating in the way of conversation, all those considerations which prove the advantages they would receive by a cession on these terms, the object might be more easily and more effectually obtained than by abruptly proposing it to them at a formal treaty (Jefferson 1119-1120).

- 11 Les fameuses contradictions de Jefferson ne sont donc pas à apprécier comme des contradictions factuelles entre des documents très abondants, mais qui seraient mal interprétés parce que parcellaires. Elles relèvent d'une rhétorique consciente, élaborée. Elles font partie du style de l'homme, et ce style correspond à ce qui sera ultérieurement identifié comme un constituant d'une identité régionale. Allen Tate, auteur d'un essai intitulé « A Southern Mode of the Imagination » (1968) parlera du mode « rhétorique » du Sud, qu'il oppose au mode « dialectique » : « [T]he typical Southern conversation is not going anywhere ; it is not about anything. It is about the people who are talking, even if they never refer to themselves, which they usually don't, since conversation is only an expression of manners, the purpose of which is to make everybody happy » (Tate 531). Cette description s'applique étonnamment au style de Jefferson, dont les écrits sont, en définitive, le plus souvent intersubjectifs.
- 12 Sa prédilection pour l'expression épistolaire elle-même pourrait en découler : une lettre est en effet un discours adressé à une autre subjectivité, et où l'auteur s'adapte à une personnalité qu'il perçoit ou identifie. Mais tout en semblant rechercher une communication personnalisée, rapprochée, la lettre introduit la distance : « Si l'écrivain voulait communiquer, écrit Vincent Kaufman, il n'écrit pas. La lettre lui donne l'occasion moins de communiquer que d'éviter le dialogue » (4). Il n'y a pas loin de l'espace épistolaire à l'espace littéraire. L'autobiographie est un des premiers genres américains, enraciné dans une tradition puritaine, qui va paradoxalement évoluer vers une fonction d'auto-glorification avec Benjamin Franklin. En écrivant sur ses vieux

jours son autobiographie, Jefferson écrit ses mémoires. Le document a une valeur historique qu’il faut relativiser, car son importance est largement rhétorique. En mai 1774, nous raconte Jefferson, membre de l’assemblée de la colonie de Virginie, il avait lancé l’idée d’une journée de prière et de jeûne pour marquer la solidarité de ses concitoyens avec les Bostoniens qui s’étaient rebellés contre la taxe sur le thé. Il s’agissait d’envoyer un signal, mais l’annonce même de cette manifestation devait être soigneusement mise en scène, d’après les souvenirs de Jefferson : « To give greater emphasis to our proposition, we agreed to wait the next morning on Mr. Nicholas, whose grave and religious character was more in unison with the tone of our resolution, and to solicit him to move it. » (*Writings* 8) Prudence du jeune homme politique — il avait vingt-et-un ans — ou fable rétrospective du vieux sage, qui se voit probablement plus proche du vénérable Mr. Nicholas que de son propre passé.

- 13 Le souci de produire l’impression correcte paraît cependant mis en défaut dans d’autres contextes, traduisant au contraire une surprenante indifférence à l’opinion des gens : Jefferson ne s’était guère ému de l’invasion de la Virginie par les troupes britanniques, en 1781, dans les derniers jours de son mandat comme Gouverneur. Il est vrai que les moyens militaires dont il disposait ne permettaient sans doute alors qu’une résistance désespérée. Mais Jefferson n’en avait cure, l’esprit occupé par des malheurs domestiques — au printemps, sa petite fille Lucy Elizabeth était morte — et des sujets plus intellectuels : il était occupé à rédiger ses réponses au questionnaire que le diplomate français François Barbé-Marbois avait envoyé à tous les gouverneurs des nouveaux États-Unis d’Amérique. Plutôt que de faire la guerre, il était en somme plus urgent de bien faire connaître le pays et de rectifier les erreurs répandues outre-atlantique sur le Nouveau Monde. Dans ce qui allait devenir les *Notes on the State of Virginia* il s’agissait encore de tenir respectueusement compte de l’opinion d’autrui, et de présenter à des hommes respectables et raisonnables les faits et les preuves que des philosophes éclairés ne pouvaient que reconnaître. « Here as in the Declaration », remarque Henry Steele Commager, « Jefferson established a philosophical position and then submitted facts to a candid world » (Commager 40). Enquête typique des Lumières, encyclopédique, qui mêle questions sur la connaissance, l’économie, l’administration de la justice aux questions sur les mœurs. La finalité est morale : lois de la nature, lois de la cité, lois morales étaient en interdépendantes. A terme, la peine prise à décrire la Virginie devait être récompensée par des traités commerciaux ou militaires.
- 14 C’est sans doute dans le même état d’esprit que Jefferson, de France et par correspondance, milite pour que soit ajouté un *Bill of Rights* à la Constitution. Là encore, c’est une affaire de convenance : d’abord, « [A] bill of rights is what the people are entitled to against every government on earth, general or particular ; and what no just government should refuse, or rest on inferences », écrit-il le 20 décembre 1787 à James Madison depuis Paris (Jefferson 1983, 916). Ce n’est pas seulement le peuple qui a droit au *Bill of Rights* : en respectant la sensibilité des peuples et des philosophes européens, il assure le bien-être de la nation : « The enlightened part of Europe has given us the greatest credit for inventing this instrument of security for the rights of the people, and have been not a little surprised to see us so soon give it up », écrit-il le 13 mars 1789 à Francis Hopkinson (941-942). Le vocabulaire est intéressant, avec sa référence au crédit accordé ou menacé : *le Bill of Rights* apparaît ainsi (aussi) comme une caution à laisser aux partenaires français, en échange d’un crédit appréciable pour une nation menacée de cessation de paiements.

- 15 Jefferson paraît bien souvent considérer que la réalité doit être travestie pour être supportable. C'est la même préoccupation pour le regard de l'autre qui semble présider à son attitude sur l'esclavage : de nos jours, on parlerait (mais ce serait encore du présentisme) d'une obsession pour la *political correctness*. Conscient de l'intérêt qu'avaient ses *Notes on the State of Virginia*, Jefferson en fit imprimer quelques exemplaires pour lui à Paris en 1785, mais fut très inquiet quand il s'aperçut du succès de l'ouvrage et s'inquiéta de la publication d'une traduction qu'il n'avait pas contrôlée ; le livre était ainsi ouvert au jugement public, avec ses passages potentiellement explosifs sur l'esclavage⁷. Jefferson n'avait fait que répondre à une demande de François Barbé-Marbois : le mémoire ainsi rédigé était une variante de correspondance privée. Le destinataire était le public des libéraux français, certainement pas les Virginiens.
- 16 Pourtant la célèbre page des *Notes on the State of Virginia* (« Query xviii » ; Jefferson 1983, 288) où Jefferson décrit les ravages de l'esclavage est un bon exemple parmi tant d'autres de la rhétorique jeffersonienne, avec son souci des apparences et des convenances. Jefferson ne s'y prononce pas contre l'esclavage, mais décrit ses effets néfastes sur les maîtres comme sur les esclaves : la discrimination raciale est considérée comme un problème affectant l'ensemble de la population du Sud. Plus de deux siècles plus tard, si l'on en croit Toni Morrison, ce sujet mérite toujours d'être exploré :
- A good deal of time and intelligence has been invested in the exposure of racism and the horrific results on its objects. [...] But that well-established study should be joined with another, equally important one : the impact of racism on those who perpetuate it. It seems both poignant and striking how avoided and unanalyzed is the effect of racist inflection on the subject. What I propose here is to examine the impact of racial hierarchy, racial exclusion, and racial vulnerability and availability on nonblacks who held, resisted, explored, or altered those notions. (Morrison 11)
- 17 Dans ce texte central, Jefferson aborde cependant le thème dramatique de l'esclavage avec une façade de neutralité impersonnelle : « It is difficult to determine on the standard ... It is more difficult for a native to bring to that standard ... » Ce sont d'autres effets, ceux que l'ouvrage aurait en cas de publication en Amérique, qui le préoccupent. Il le fait remarquer à James Monroe le 17 juin 1785 :
- I have taken measures to prevent [my book]'s publication. My reason is that I fear the terms in which I speak of slavery and of our constitution may produce irritation which will revolt the minds of our countrymen against reformation in these two articles, and thus do more harm than good. I have asked Mr. Madison to sound this matter as far as he can, and if he thinks it will not produce that effect, I have then copies enough printed to give one to each of the young men at the college, and to my friends in the country (804-805).
- 18 Séjournant à Paris, Jefferson, propriétaire d'esclaves, est évidemment plongé dans ses contradictions. Il lui faut afficher son opposition à l'esclavage, mais les mesures qu'il prétend avoir introduites en Virginie pour gage de sa bonne foi restent dans le vague. En revanche, les appels à prendre position pour l'abolition de l'esclavage donnent lieu à des stratégies de diversion. Jusqu'à la fin de sa vie, comme il le fait dans les *Notes*, Jefferson répète que malheureusement il n'est pas temps d'agir, et qu'il faut laisser le temps aux esprits de se convertir.
- 19 Il est nécessaire de bien se représenter l'esprit dans lequel Jefferson écrit, puis diffuse ses *Notes*. L'homme d'État est avant tout soucieux de construire une nation américaine, et c'est la nouvelle constitution que l'esclavage menace, en tenant à l'écart des droits civiques la moitié des citoyens. Mais la solution n'est pas d'intégrer les Noirs : elle est

de les « laisser » partir, parce qu'ils ne sauraient accepter de faire partie d'une communauté nationale qui les a tant niés. La prudence diplomatique de Jefferson est augmentée par le caractère expérimental de sa réflexion : il imagine la nation — et non l'État, qui a été une grande préoccupation du Siècle des Lumières — à une époque où, avant la Révolution Française, ce concept n'est pas utilisé pour penser les affaires publiques. Dans le « Fédéraliste n°5 », comme d'ailleurs dans l'usage américain contemporain, le terme « nation » est confondu avec l'État fédéral : la nation naît de l'intérêt commun, les Américains constituent une nation parce qu'ils ont des intérêts communs : *E pluribus, Unum*. Comme le formule Elise Marienstras, « la nation américaine dépend pour son existence de l'État qui lui a donné naissance » (376)⁸. A cette cohésion interne de la nation, Jefferson oppose la nécessité d'une cohésion externe : aux yeux des autres, « to a candid world », un monde des Lumières sincère et sans préjugés⁹. Il s'agit d'un nationalisme réflexif, identitaire, et aussi inquiet : si l'urgence économique façon Hamilton est le seul ciment de la nation, elle ne survivra pas. Il faut une identité nationale qui se fonde dans un terreau culturel commun : la réflexion de Jefferson sur les relations raciales en Virginie manifeste son inquiétude vis-à-vis d'une véritable identité nationale américaine, cohérente et unitaire, inquiétude à laquelle tente aussi de répondre l'organisation de la « religion civique » (Marienstras 379-418).

- 20 Dans les *Notes*, la démarche de Jefferson est physiocratique et scientifique, à la mode de Newton (autre théoricien des « révolutions ») et de Buffon : « How they organize, how they codify, how they systematize and classify, and all Nature falls into order at their bidding » dit Commager des philosophes des Lumières (5). C'est avec la même méthode que Jefferson s'attache à décrire minutieusement les caractéristiques de la Virginie, ou à énumérer les griefs des insurgés contre le roi d'Angleterre, convaincu que la Raison s'imposera.
- 21 Le même esprit de système devrait imposer, pour le monde et pour les Américains eux-mêmes, l'évidence positive de la nation américaine. Mais Jefferson y pense dans un monde où l'idée moderne de nation est neuve, et est loin de susciter un consensus. Jefferson le sait-il ? Il n'y a que quelques années qu'un disciple de Kant, Johann Gottfried Herder, a lié peuple, langue et littérature dans ses *Fragments sur la littérature allemande* (1767). Les critères universellement admis, dans ce domaine, ne sont pas établis. Il faudrait pourtant fonder ce que Buffon appellerait l'histoire naturelle de la nation américaine, un récit qui l'identifie comme nation mais la distingue des autres nations. Comme si, toujours en puissance depuis l'origine des temps, elle avait dû attendre la fin du XVIII^e siècle pour se manifester. La langue anglaise ne saurait à l'évidence caractériser seule l'identité américaine. De fait, avant même la révolution américaine, dès 1773, Jefferson se passionne pour les odes gaéliques traduites en anglais par James McPherson¹⁰ : et s'il y avait là le terreau culturel de la société rurale dont les Virginiens, pivot de la nouvelle nation, seraient les héritiers ? C'est-à-dire avant que les Normands n'aient corrompu leur langue avec les influences françaises et leurs coutumes avec le droit romain et le système féodal ? Sa pensée, appuyée par une recherche documentaire studieuse, élabore un mythe fondateur qui voudrait que les Américains soient les descendants des paysans saxons authentiques des forêts de Germanie : c'est ce qu'il affirme dans *A Summary of the Rights of British America* en 1774. Enfin, si le génie national pouvait s'enrichir d'une influence, c'était de celle du lieu : l'immensité du continent permettait à chaque Américain de recouvrer la relation

à la terre, ces forces naturelles continentales qui s’exprimaient dans l’éloquence du chef Indien Logan, célébré dans les *Notes*.

- 22 Si les Amérindiens s’inscrivent dans le mythe fondateur de la Nation Américaine, incarnation instrumentalisée du *genius loci*, les Noirs n’ont pas de place. Jefferson avait tenu à détailler dans un long passage écarté de la Déclaration d’Indépendance comment l’esclavage était en fait une tentative délibérée des Britanniques pour affaiblir les libertés américaines¹¹. Pour assurer sa liberté, la nation américaine devait donc se purger des Noirs, scories d’un passé britannique. Le modèle de l’histoire naturelle dont part Jefferson est celui d’un développement séparé des races, et aboutit à une sorte de racialisme scientifique. Mais cette exclusion ne peut être que théorique : dans les plantations la vie des Noirs est intimement liée à celle des Blancs. C’est d’ailleurs ce qui transparait de la section XVIII des *Notes*, où la perversité des relations maîtres/esclaves est montrée d’abord dans le cadre familial. Alors que les Blancs considèrent officiellement les Noirs comme des bêtes de somme, c’est à eux qu’ils confient leurs petits enfants et c’est en leur compagnie que les petits Blancs passent leur enfance¹². Sally Hemings, fille métisse au teint très clair, est en fait la demi-sœur de la propre femme de Jefferson, puisqu’elle est la fille naturelle du père de Martha Reynolds. Donc pratiquement sa belle-sœur. La séparation entre les races, malgré l’esclavage, est loin d’être aussi radicale à la fin du XVIII^e siècle qu’elle devait le devenir, en partie à cause de Jefferson, avec l’évanouissement social des métis et la ségrégation au cours du XIX^e siècle.
- 23 Cette promiscuité entre les races est en effet sa hantise, de la loi virginienne de 1786 qui déclare nul par nature tout contrat de mariage entre une personne blanche et une personne noire, ou entre une personne blanche et une personne métisse, à la lettre écrite à Francis Gray en 1815 où Jefferson détaille sous forme de formules mathématiques les conséquences naturelles et juridiques inacceptables des « croisements » entre les races, en passant par les *Notes* où il est énoncé que les Noirs devraient être expulsés « pour prévenir tout risque de croisement. » (« removed beyond the risk of mixture »)¹³.
- 24 Jefferson a pu avoir des relations avec une esclave : cela relevait d’une sphère privée dont son expérience devait être qu’elle n’avait aucune pertinence publique. Et il n’y avait guère de raison pour que Jefferson considère comme étant d’une race différente la demi-sœur presque blanche de sa femme... Comme pour la dette, la tête et le cœur, comme disait Jefferson, ou la main droite et la main gauche, le « vrai » Jefferson (public) et le « faux » (privé) pouvaient tenir simultanément et peut-être de bonne foi des discours radicalement contradictoires. Mais la séparation des races était la seule notion qu’il pouvait intellectuellement concevoir et défendre dans le cadre d’une république fondée sur le droit naturel¹⁴.
- 25 Au fond, en faisant dialoguer le cœur et le corps dans sa fameuse lettre à Maria Cosway du 12 octobre 1786, Jefferson n’était pas romantique avant l’heure : si le cœur à réprimer était celui des inclinations humaines, le patriotisme et la doctrine raciale étaient évidemment pour lui du côté de la tête. Déjà, malgré la vision de l’expansion vers l’ouest, le Sud servait de mauvaise conscience à l’Amérique, en étant cette zone des États-Unis qui ne pouvait pas se reconnaître dans le mythe du succès et de l’abondance illimitée, ni dans celui de l’innocence originelle. En conclusion de « *The Search for Southern Identity* », publié en 1958, Vann Woodward allait voir dans le Sud un apport

irremplaçable à l'identité américaine, en insistant sur le poids de l'histoire, qui lui donnait ce que nous pourrions appeler le « sens du tragique » :

[T]o deny a Southern identity [...] would be to deny to America participation in a heritage and a dimension of historical experience that America very much needs, a heritage that is far more closely in line with the common lot of mankind than the national legends of opulence and success and innocence. The South once thought of itself as a "peculiar people," set apart by its eccentricities, but in many ways modern America better deserves that description (560).

26 Dans un article récent, Werner Sollors note qu'il est symbolique que Faulkner ait nommé Jefferson la capitale de son comté imaginaire de Yoknapatawpha, et que le nouveau propriétaire terrien de son roman *Absalom, Absalom!* se prénomme Thomas (Sollors 206). Il aurait pu ajouter que le nom même de sa plantation, « Sutpen's Hundred », peut être interprété comme une allusion au projet d'ordonnance de 1784 où Jefferson proposait de quadriller l'Ouest américain en *hundreds*, terme emprunté à la tradition agraire saxonne. Mais c'est Toni Morrison qui fait le rapprochement le plus intéressant, dans *Playing in the Dark* (40-45), en citant le parallélisme évoqué par Bernard Bailyn entre un planteur ami de Jefferson, William Dunbar, immigrant écossais éclairé mais sans pitié pour le sort de ses esclaves, et le personnage de Thomas Sutpen dans *Absalom, Absalom!*¹⁵

27 William Dunbar était un pur produit des lumières écossaises : ayant fait ses études à Aberdeen, il apparut en 1771 dans les colonies et se mit à faire du commerce sur la frontière ; puis, descendant le Mississippi, il acquit une concession près de l'embouchure, s'embarqua pour la Jamaïque, s'y acheta des esclaves, avec lesquels il revint installer son exploitation, décidé à faire fortune. L'intellectuel sophistiqué, humaniste, qui s'intéresse dans sa correspondance à l'avancement de la science et de la morale, n'en devient pas moins en Amérique un propriétaire d'esclaves sans scrupules. Dans son journal, Dunbar ne cesse de s'étonner du comportement de ses esclaves, qu'il juge inintelligible tout simplement parce qu'il ne peut concevoir qu'ils aspirent comme lui à la liberté et à la dignité. Morrison se sert de cet exemple pour énoncer le thème central de son essai : ce qui explique la transformation de l'immigrant en un homme nouveau, c'est l'expérience de « l'Africanité » .

I want to suggest that these concerns—autonomy, authority, newness and difference, absolute power—not only become the major themes and presumptions of American literature, but that each one is made possible by, shaped by, activated by a complex awareness and employment of a constituted Africanism. It was this Africanism, deployed as rawness and savagery, that provided the staging ground and arena for the elaboration of the quintessential American identity. (Morrison 44)

28 Un autre roman de Faulkner, *Go Down, Moses!*, recrée les stratégies rhétoriques du Sud. Son personnage central, Ike McCaslin, a une conscience aiguë et inquiète de ce que sa famille doit à l'institution de l'esclavage. Il décide alors que son rôle est de racheter la faute de sa famille et de la race blanche dans le Sud : il rejette son héritage, ressenti comme une dette symbolique à rembourser, et renonce à la plantation. Comme Jefferson, McCaslin veut diviser l'espace américain entre idéalisme et corruption, mais la frontière ne passe pas tout à fait au même endroit : alors que Jefferson prenait position pour la vie rurale naturelle contre les maux de la ville, Ike McCaslin assimile maintenant au mal la plantation avec ses employés noirs, et décide de se mettre du côté de la nature inviolée et des Indiens. Il découvre en déchiffrant les non-dits des registres du magasin de la plantation que les rapports maîtres-esclaves n'ont pas simplement été

des rapports d'asservissement, mais des rapports sexuels, et même des rapports incestueux.

- 29 Mais ce type de scandale demeure intelligible car on apprend que l'ancêtre a richement doté le fils d'une esclave, ce qui coûtait toujours moins cher que de le reconnaître comme son fils. « There must have been love », ne peut s'empêcher de conclure Ike McCaslin (199), et la chose semble plus scandaleuse encore. Pour beaucoup d'historiens contemporains, remarque Gordon-Reed, il est tout aussi inconcevable que la longue relation entre Jefferson et Hemings ait été amoureuse — selon les schémas contemporains « présentistes », forgés par une vision uniquement conflictuelle des rapports raciaux, la relation entre maître et esclave relève par définition de la violence.
- 30 Dans l'une des dernières nouvelles du cycle que constitue *Go Down, Moses*, « Delta Autumn », le vieux McCaslin participe à ce qui pourrait bien être sa dernière expédition de chasse hivernale. L'histoire est contemporaine du temps de la composition de la nouvelle, en pleine seconde guerre mondiale. McCaslin assimile les valeurs de la lutte contre les nazis avec la préservation d'un genre de vie proche de la nature, où la protection des femmes et des enfants (des biches et des faons) est sacrée. Mais la nature sauvage et le gibier ont presque disparu, et ses jeunes compagnons de chasse ne montrent aucun respect pour la femme du Sud.¹⁶ Le vieil homme médite sur son innocence préservée, son refus de se compromettre avec les turpitudes d'un Nouveau Sud qui veut oublier la culpabilité originelle héritée de l'esclavage. Un matin, son neveu, Roth Edmonds, lui laisse une enveloppe bourrée de billets : à la personne qui la recevra, il faut dire que c'est non. C'est évidemment la maîtresse du garçon, qui arrive avec leur bébé. Mais en parlant avec elle, McCaslin découvre qu'elle est noire (métisse), et que c'est une parente éloignée de leur famille. Affolé le vieil homme conjure la jeune femme de prendre l'argent et de disparaître, de se trouver un homme noir qui saura l'aimer comme elle a aimé Roth, et de l'oublier. La jeune femme le regarde calmement et lâche avant de partir : « Old man, have you lived so long and forgotten so much that you don't remember anything you ever knew or felt or even heard about love ? » (268).
- 31 Jefferson, si disert sur les dettes à payer, était trop peu prodigue pour jamais risquer de se voir opposer ce genre de remarques : il n'émancipa jamais Sally Hemings avant sa mort.
- 32 La malédiction du Sud, ce serait l'horreur qu'avait redoutée Jefferson : le mélange des races. A côté du culte agraire, de la nostalgie des valeurs chevaleresques, de la sacralisation de la femme blanche, apparaît la valeur oubliée du Sud, celle qu'il fallait oublier pour que des relations entre Jefferson et Sally Hemings continuent d'être inenvisageables, ce que rappelle la maîtresse de Roth dans « Delta Autumn » : l'amour. Quand les chasseurs reviennent au camp, le vieil Ike, inquiet, demande ce qu'ils ont tué : « Just a deer, Uncle Ike, » répond un chasseur, agacé, « Nothing extra ». Resté seul, comme dans un dernier souffle, Uncle Ike conclut le récit, amer : « It was a doe » (269). Comme Jefferson l'avait pressenti sans pouvoir s'en prémunir lui-même, les rapports entre Noirs et Blancs ont altéré tout le mécanisme des relations humaines.

BIBLIOGRAPHIE

- Commager, Henry Steele. *Jefferson, Nationalism, and the Enlightenment*. New York : John Braziller, 1975.
- Ellis, Joseph J. *American Sphinx : The Character of Thomas Jefferson*. New York : Knopf, 1997.
- Faulkner, William. *Absalom, Absalom !*, 1936. *Novels 1936-1940*. New York : Library of America, 1989.
- Faulkner, William. *Go Down, Moses*. 1942. *Novels 1942-1954* . New York : Library of America, 1994.
- Finkelman, Paul. « Treason Against the Hopes of the World ». *Jeffersonian Legacies* . Ed. Peter Onuf. Charlottesville : University of Virginia Press, 1993.
- Foster, Eugene A. et al. « Jefferson Fathered Slave's Last Child. ». *Nature* 396 (Nov. 5, 1998): 27-28.
- Gordon-Reed, Annette. *Thomas Jefferson and Sally Hemings : an American Controversy*. Charlottesville : Virginia UP, 1997.
- Gwynn, Frederick L. & Blotner, Joseph. *Faulkner in the University : Class Conferences at the University of Virginia, 1957-1958*. Charlottesville : Virginia UP, 1959.
- Hamilton, Alexander, James Madison, et John Jay. *The Federalist Papers*, 1788. New York : Mentor, 1961.
- Jefferson, Thomas. *Writings*. New York : Library of America, 1983.
- Thomas Jefferson Papers , The Library of Congress. <http://memory.loc.gov/ammem/mtjhtml/mtjhome.html>.
- Jefferson Digital Archive, University of Virginia. <http://etext.virginia.edu/jefferson/texts/>.¹⁷
- Kaufman, Vincent. *L'Equivoque épistolaire*. Paris : Minuit, 1990.
- Koch, Adrienne and William Peden. *The Life and Selected Writings of Thomas Jefferson*. New York : Modern Library, 1993.
- Lewis, Jan Ellen, & Onuf, Peter S., eds. *Sally Hemmings & Thomas Jefferson : History, Memory, and Civic Culture*. Charlottesville : Virginia UP, 1999.
- Malone, Dumas. *Jefferson and the Rights of Man*. Boston : Little, Brown, 1951.
- Marienstrass, Elise. *Nous, le Peuple : les origines du nationalisme américain*. Paris : Gallimard, 1988.
- Miller, Charles A. *Jefferson and Nature*. Baltimore : Johns Hopkins UP, 1988.
- Morrison, Toni. *Playing in the Dark : Whiteness and the Literary Imagination*, 1992. London : Pan Books, 1993.
- Peterson, Merrill D. *Thomas Jefferson and the New Nation*. London : Oxford UP, 1970.
- Pothier, Jacques. « Jefferson et la monumentalisation de la Déclaration d'Indépendance ». *Du Patriotisme aux nationalismes (1700-1848)* . Ed. Bernard Cottret. Grâne : Créaphis, 2002. 75-87.
- Sollors, Werner « Presidents, Race, and Sex. » *Sally Hemings & Thomas Jefferson : History, Memory, and Civic Culture*. Ed. Jan Ellen Lewis & Peter S. Onuf. Charlottesville : Virginia UP, 1999. 199-209.
- Tate, Allen. « A Southern Mode of the Imagination. » *Essays of Four Decades*, Swallow Press, 1968. Repr. in *A Modern Southern Reader*. Ed. Ben Forkner and Patrick Samway. Atlanta : Peachtree, 1986. 527-536.

Twelve Southerners. *I'll Take My Stand : The South and the Agrarian Tradition*. 1930 ; Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1977.

Wood, Gordon. « The Trial and Tribulation of Thomas Jefferson ». *Jeffersonian Legacies* . Ed. Peter Onuf. Charlottesville : Virginia UP, 1993.

Weinstein, Philip. *What Else But Love? The Ordeal of Race in Faulkner and Morrison*. New York : Columbia, 1996.

Woodward, C. Vann. « The Search for Southern Identity. » *The Virginia Quarterly Review*, 34 (1958): 321-328. Repr. in *A Modern Southern Reader*. Ed. Ben Forkner and Patrick Samway. Atlanta : Peachtree, 1986. 549-560.

NOTES

1. Pour ne citer que les écrivains « majeurs », je renvoie à John Dos Passos, *The Head and Heart of Thomas Jefferson* (Garden City, NY : Doubleday, 1954) et *Shackles of Power : Three Jeffersonian Decades* (Garden City, NY : Doubleday, 1966), sans oublier une biographie pour le public jeune, *Thomas Jefferson : the Making of a President* (1964); et Robert Penn Warren, *Brother to Dragons : A Tale in Verse and Voices* (New York : Random House, 1953 ; A New Version, Random House, 1979).
2. Voir par exemple *A Selection of Eulogies, Pronounced in the Several States, in Honor of those Illustrious Patriots and Statesmen, John Adams and Thomas Jefferson* (Hartford, Conn. : D.F. Robinson, Norton & Russell, 1826).
3. Caleb S. Cage et Robert M. S. McDonald montrent en annexe à leur critique de E. M. Halliday *Understanding Thomas Jefferson* que la question ne fait toujours pas l'objet d'un consensus : voir Caleb S. Cage. « Review of E. M. Halliday, *Understanding Thomas Jefferson*, » H-SHEAR, H-Net Reviews, October, 2001. <http://www.h-net.msu.edu/reviews/showrev.cgi?path=266931004561117>.
4. Une page de The Monticello Association, association des descendants de Jefferson, recense les pièces du dossier : <http://www.monticello-assoc.org/hemings.html>.
5. Harry Hellenbrand cite d'autres exemples dans sa recension élogieuse du livre d'Annette Gordon-Reed : voir Harry Hellenbrand, « Review of Annette Gordon-Reed, *Thomas Jefferson and Sally Hemings : An American Controversy*, » H-SHEAR, H-Net Reviews, February, 1998. <http://www.h-net.msu.edu/reviews/showrev.cgi?path=8812887909950>
6. Incidemment cette lettre théorise comment construire délibérément l'endettement des Indiens pour mieux les manipuler.
7. On trouve l'histoire éditoriale de la publication des *Notes* en Europe dans Malone, 94-106.
8. Il ne s'agit pas ici d'ignorer la richesse de la réflexion sur la nation et la citoyenneté à l'époque de la fondation des Etats-Unis, qui est bien sûr considérable. Je n'entre pas non plus dans le débat entre fédéralistes et anti-fédéralistes, qui dépasse très largement l'ambition de cette contribution. Mon propos n'est en effet pas ici de considérer la nation comme une forme d'identité collective assurant la cohésion interne d'une communauté, mais comme un moyen d'exister dans le concert des nations. Marienstras note d'ailleurs que ce souci tend à être éludé par les rédacteurs de la Constitution : « Il peut sembler paradoxal que les révolutionnaires américains qui sont en train de fonder une nation se préoccupent si peu de la nature de l'objet qu'ils inventent, et qu'ils ne

soient attentifs qu'à son fonctionnement, alors que les penseurs français, qui, eux, sont assurés de leur nation, s'inquiètent de lui trouver une définition » (367). A Paris, Jefferson, qui côtoie ces penseurs français, est naturellement plus enclin à s'interroger sur cet aspect de la nation.

9. Sur la pensée nationaliste de Jefferson, voir Pothier « Jefferson et la monumentalisation de la Déclaration d'Indépendance ».

10. La brève correspondance entre Jefferson et James McPherson est disponible en fac-similé sur internet (Library of Congress, Thomas Jefferson Papers Series 1 : General Correspondence, 1651-1827). Les ratures et repentirs de la lettre du jeune et timide Jefferson (« Thomas Jefferson to Charles McPherson, February 25, 1773, Request for Original Gaelic Version of Ossian's Poems ») traduisent le soin avec lequel il formule la demande d'avoir accès au texte original dont serait issue la traduction de McPherson. James McPherson fit savoir à Jefferson qu'il n'était pas question de lui communiquer ces documents : « James MacPherson to Charles McPherson, August 7, 1773, Refusal to Allow Copy of Gaelic Version of Ossian's Poems » et « Charles McPherson to Thomas Jefferson, August 12, 1773, Unavailability of Gaelic Version of Ossian's Poems » .

11. Jefferson s'est soucié de rappeler cette argumentation en signalant les passages soustraits de « sa » Déclaration d'Indépendance dans son *Autobiographie* (21-24).

12. Cette ambivalence reste ancrée dans l'expérience des Blancs du Sud : elle est bien mise en évidence dans le chapitre préambule de l'ouvrage de Weinstein, 1996.

13. La lettre à Francis Gray (4 mars 1815) est signalée par Sollers 1999. Elle est reproduite en annexe dans le même volume, 262-263. Le manuscrit est accessible sur le site de la Library of Congress (Thomas Jefferson Papers Series 1. General Correspondence. 1651-1827) .

14. Sur cette question, voir James W. Ceaser, « Natural Rights and Scientific Racism », *Thomas Jefferson and the Politics of Nature*. Ed. Thomas S. Engeman. (Notre Dame : University of Notre Dame Press, 1998).

15. Morrison cite et commente un extrait de Bernard Bailyn, *Voyagers to the West : A Passage in the Peopling of America on the Eve of the Revolution* (NY : Knopf, 1986), 488-92.

16. Les deux valeurs désacralisées, la femme et la nature, sont — assez lourdement, il faut bien le reconnaître — réunies par la présence dans le texte de l'icône ☪, rappelant à la fois le triangle pubien et le Delta, région où se déroule la chasse (*Go Down, Moses* 326)

17. Ce site met en ligne l'édition des écrits de Jefferson de la Library of America, avec sa pagination originale. Voir la rubrique « Other Jefferson Materials » sur la page d'accueil <http://etext.virginia.edu/jefferson/texts/>.

RÉSUMÉS

With his rhetorical awareness, Thomas Jefferson has successfully turned himself into a character, and responses to the darker sides of this founding father have resembled that of readers expecting consistency in a fictional character. However, like a modernist character, Jefferson could be inconsistent—liberal and racist: these « contradictions » inaugurated a Southern

strategy of response to criticism on race relations, which can be fruitfully compared with the discourse of Ike McCaslin in Faulkner's *Go Down, Moses*.

INDEX

Keywords : Thomas Jefferson, William Faulkner, race, South, rhetoric, autobiography, historical novel

Mots-clés : Noirs, Sud, rhétorique, autobiographie, roman historique

AUTEUR

JACQUES POTHIER

Jacques Pothier, professeur de littérature américaine à l'Université de Versailles — St-Quentin-en-Yvelines, anime le laboratoire pluri-disciplinaire « Suds d'Amérique : communautés, marges, territoires » qu'il a fondé. Membre de l'équipe éditoriale pour l'édition des œuvres de William Faulkner à la Pléiade, il est l'auteur d'une monographie sur Faulkner à paraître dans la collection « Voix Américaines » (Belin). Outre sa spécialité, la littérature du Sud des Etats-Unis, il s'intéresse à la question de la formation des identités territoriales dans l'espace atlantique et à l'histoire de la jeune République.